

Freud et l'engagement du psychanalyste. De l'intime au social

Annick Passelande

Volume 21, Number 1, Spring 2012

Psychanalyse et engagement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012879ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012879ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Passelande, A. (2012). Freud et l'engagement du psychanalyste. De l'intime au social. *Filigrane*, 21(1), 15–30. <https://doi.org/10.7202/1012879ar>

Article abstract

La psychanalyse est une pratique qui ne saurait se confondre avec aucune autre thérapeutique. Ce texte ne veut pas instaurer de hiérarchie entre différentes formes de thérapie qui ont leur champ propre, mais s'attache (en restant au plus proche de la lettre de Freud) à cerner les limites au-delà desquelles on ne peut plus appeler psychanalytique la clinique dont il s'agit. On se penchera d'abord sur l'engagement dans une analyse, pour ensuite dégager la particularité essentielle de l'analyste qui a consisté à « apprendre » son métier sur le divan, en faisant lui-même une analyse. C'est l'exigence qu'a toujours maintenue Freud, dont on décrira l'engagement pour cette pratique qu'il a découverte, défendue et retravaillée sa vie durant. Enfin nous indiquerons en quoi cette pratique intime rejoint aussi le collectif.



Freud et l'engagement du psychanalyste. De l'intime au social

Annick Passelande

La psychanalyse est une pratique qui ne saurait se confondre avec aucune autre thérapeutique. Ce texte ne veut pas instaurer de hiérarchie entre différentes formes de thérapie qui ont leur champ propre, mais s'attache (en restant au plus proche de la lettre de Freud) à cerner les limites au-delà desquelles on ne peut plus appeler psychanalytique la clinique dont il s'agit. On se penchera d'abord sur l'engagement dans une analyse, pour ensuite dégager la particularité essentielle de l'analyste qui a consisté à « apprendre » son métier sur le divan, en faisant lui-même une analyse. C'est l'exigence qu'a toujours maintenue Freud, dont on décrira l'engagement pour cette pratique qu'il a découverte, défendue et retravaillée sa vie durant. Enfin nous indiquerons en quoi cette pratique intime rejoint aussi le collectif.

Il y a deux bords dans le terme d'engagement, l'un intime qui concerne la parole du sujet qui se sait modifié par un dire. Puis, un autre bord qui en est la traduction à la face du monde pour autant que, de fait, l'engagement d'un sujet oriente ses actions futures.

On peut repérer ici un mouvement qui de l'individuel va au collectif. Notre texte tentera de suivre les contours de ce tracé.

La première acception du terme « engagement » concerne le fait de mettre un objet en gage, introduire cet objet comme garantie matérielle d'une promesse où l'on a, bien entendu, lié sa parole. Se profile à l'horizon la perte de cet objet engagé, si la parole n'est pas tenue, si la dette n'est pas honorée. On peut d'emblée rapprocher ce terme avec cet élément essentiel dans la clinique analytique, l'objet réel, très matériel et pourtant perdu, objet dont, rappelle Lacan, Shakespeare donnait une version dramatique dans *Le marchand de Venise*, sous les espèces de la livre de chair¹. Cet objet perdu, mis en gage, et qui semble central dans la notion d'engagement, puisqu'il est aussi congruent avec l'idée de perte de liberté qu'elle recèle (l'Autre est ce receleur), me semble être une indication précieuse. J'aimerais, à défaut de pouvoir en déployer

toute la complexité dans le cadre de cet article, ne pas lâcher ce fil pour au moins le retrouver à la fin de cet écrit.

S'engager dans une analyse

« Engager » prend, avec le temps, le sens figuré de « faire pénétrer dans... (quelque chose qui ne laisse pas libre) ² »

Quel est donc cet étroit conduit dans lequel on s'engage quand on commence une psychanalyse ? Comment y entre-t-on ? Comment passe-t-on de la demande à l'entrée dans l'analyse ? Ou bien, y étions-nous déjà, et nous ne le savions pas... ce que l'analyse dévoile ?

Un sujet qui rencontre un psychanalyste ne sait pas forcément dans quoi il s'engage, il vient avec une demande... demande qu'on le débarrasse d'un mal de vivre ou d'une souffrance dont il se sent la victime passive mais – et c'est le point vif et révolutionnaire qu'a introduit Freud en nous expliquant ce qu'il découvrait sous le terme d'« inconscient » – ... mais dont il ne veut rien savoir. Il peut faire appel au savoir qu'il suppose à son interlocuteur, demander à comprendre, « se » comprendre, demander un plus de savoir sur ce qui lui arrive, espérer l'obtenir enfin, mais pour autant il n'en veut rien savoir ! C'est donc une demande dont l'ambiguïté nécessite d'être entendue et la réponse, réservée. Car à ce déploiement de la demande, si elle est adressée à un analyste, ce dernier ne répond pas là où il est attendu, n'abonde pas dans le sens de la plainte (encore moins du besoin), ne répond pas depuis une théorie aux questions posées, il opère un retour à l'envoyeur plutôt. Il n'entend pas le symptôme comme un « trouble » à éradiquer ou une maladie, un « syndrome » à soigner, il ne cherche pas à « guérir », n'a pas de savoir a priori qui concernerait le bien du sujet (encore moins son devoir), mais l'interroge plutôt, questionne le tissage et les coutures de son récit. Il ne s'offre pas pour compléter l'autre, colmater les brèches, mais il suspend sa réponse pour permettre que de la parole se déploie, il laisse les questions et les brèches ouvertes, quitte à mettre le pied dans la porte (retarder la fermeture de l'inconscient), suspendre un mot au vol. Il fait résonner la parole, retentir un lapsus ou un acte manqué... et engage le sujet dans une autre voie, connexe, mais où sa parole est impliquée.

S'engager dans la voie de sa propre parole peut s'entendre dans le sens de l'attention portée aux dires ³ (quand un patient commence à s'entendre lui-même au lieu de dire ce qu'il pense que l'autre veut entendre, un seuil est franchi), mais aussi dans le sens d'un engagement du sujet face à lui-même, face au désir énoncé et entendu de s'en sortir.

Ce passage est loin d'être garanti et c'est une sorte de miracle, à chaque fois, fait de contingences, de rencontres... Rien n'est ici prescriptible pour le clinicien, aucun « truc », aucune technique. Il se peut qu'un sujet tienne beaucoup à son symptôme, à sa plainte ou à sa revendication, trop pour accepter que les choses changent, auquel cas l'analyste et le sujet se sépareront et, de fait, les engagements seront suspendus.

Voilà qui peut paraître étrange, et contraire à la logique de marché dans laquelle nous baignons, que la responsabilité de l'analyste et son acte soient de ne pas répondre à la demande, encore moins à ce qui serait revendiqué comme besoin. Et puis, quel est donc ce « zombie », l'analyste, qui ne cède pas aux sirènes habituelles de l'échange et de la « communication » ?

C'est que la demande de départ doit subir une mutation pour que s'engage un travail analytique, et cette mutation tient à la responsabilité de l'analyste, précisément à son acte, par où se trouve manifestée cette forme particulière de désir que Lacan nomme le « désir du psychanalyste »... Ainsi c'est à la condition de ne pas répondre à la demande, de répondre à côté, que le psychanalyste suspend le cycle de duperie dans lequel est pris le sujet qui n'en veut rien savoir et, par sa réponse inattendue, empêche le sujet de faire l'impasse sur sa responsabilité dans ce qui lui arrive, le met au pied du mur de ce dans quoi il s'est engagé, fût-ce sans le savoir. Il ne savait pas qu'il était à ce point déjà engagé ! Ce « Il ne savait pas que... » peut laisser interloqué, comme dans le rêve fameux cité par Freud : « Il ne savait pas qu'il était mort. »

Ne pas répondre à une demande, cela veut dire ne pas l'éteindre, ne pas la déplacer, mais la supporter, non comme on le dit parfois pour frustrer le sujet, mais si le psychanalyste use de patience, c'est qu'il attend que reparaisent les signifiants où sa frustration est retenue.

Commencer une analyse a partie liée avec le dégagement du sujet de la plainte ou de son statut de victime ; tant qu'il fait la « belle âme »⁴, il refuse et entrave le travail pour lequel il est venu ! (S'il est venu pour être nourri, plaint, consolé, conseillé, rassuré, alors il s'est trompé de porte). Tant qu'à son malheur il rend responsable une étiologie médicale, un tiers, parent, partenaire, même une condition de vie ou de venue au monde – dramatique certes quelquefois – le sujet n'est pas entré dans l'analyse... et pas sorti du bois. L'analyse, une fois engagée, l'engage à être responsable, même de ce qu'il n'a pas demandé mais qu'il lui a fallu endosser (les coordonnées de sa naissance et de son enfance, les désirs spécifiques de ceux qui l'ont accueilli, etc.), mais responsable surtout de la réponse qu'il a donnée à ce qu'il n'avait pas choisi... Il est responsable même de ce qu'il ne sait pas : son inconscient qui n'est

jamais une circonstance atténuante. À renoncer à son innocence, c'est sa culpabilité qui se dissout. Sur cette voie-là seulement, il peut trouver sa dignité. C'est à ce genre d'éthique que convie la psychanalyse.

L'autre pas (il a lieu non pas en second mais sur ce fond de silence actif) qui décide de l'entrée, de l'engagement, dans une analyse tient dans un renversement des enjeux du savoir. Le savoir qui importe dans une analyse n'est certainement pas celui de l'analyste. Je ne veux pas dire par là qu'il puisse se contenter d'être ignorant, mais s'il s'appuie sur un savoir, cela ne veut pas dire qu'il l'ait. Il n'a pas de science sur ce qui arrive à son patient en dehors des dires du sujet, et des effets de vérité propres à la parole (lapses, déplacements, hésitations, erreurs de logique, trébuchements...), et il accueille ce qui arrive de l'autre d'une oreille neuve comme de l'inattendu, toujours singulier. S'engager dans une analyse, c'est s'engager sur la scène ouverte de son propre inconscient, une scène qui agit le sujet beaucoup plus qu'il ne s'en doutait, qui se caractérise d'être à la fois autre, extérieure, non reconnue, déniée et intime. Un lieu où un savoir en gésine n'attend que l'instant de se manifester et ce savoir concerne le sujet (sujet de l'inconscient) et les avatars de son désir. C'est du désir de l'analyste, de son écoute particulière, de son positionnement et de son acte que dépend la mise en évidence de cette scène. Sur cette scène, un savoir est actif qu'on ne sait pas qu'on sait, insu dont on ne veut rien savoir, mais qui se fait entendre cependant et souvent de façon insistante (symptôme). C'est un savoir à propos duquel aucun « moi » ne se lève pour indiquer qu'il lui appartient. Ce sont des contenus qui nous semblent totalement étrangers, voire la pointe de l'absurde ou de la bêtise, qui souvent ne parviennent à la conscience qu'à condition de se laisser dénier, et ce qui est dénié, c'est non seulement le contenu, le dit, mais plus encore, jusqu'à l'intention de le dire, le fait même de l'avoir dit⁵ ! C'est à s'engager sur cette scène qu'on entre en analyse.

Pour le psychanalyste, la tâche première est d'empêcher le sujet d'identifier son être à son moi, patiemment et sans en préjuger, laisser émerger une autre scène, scène du langage, de l'énonciation... C'est le passage à l'acte de l'analyste, son acte à l'entrée d'une analyse, que de ponctuer son dire d'un « tu l'as dit » qui permet au sujet de se demander qui parle, de découvrir la topologie qui se joue de lui dans ses identifications. Le sujet se saisit dans ces moments de coupure, de chute et d'étrangeté.

L'inconscient freudien c'est avant tout cette déchirure entre cette scène inconsciente qui nous agit tous et le sujet qui croit s'égaliser à sa conscience ou à son « moi ». Découvrir cette autre scène c'est découvrir que ce qui n'était

« pas moi » n'est pas non plus extérieur, que le sujet doit répondre de cette part là aussi et que, *a contrario* mais d'un même trait, ce qui était refoulé en dedans doit retourner à l'extérieur. Ce qu'il dénie, refoule, ce qu'il donne pour le plus étranger de lui, c'est aussi ce qu'il a de plus intime et qu'il lui faudra dire, inclure dans sa réflexion et reprendre à son compte...

Bien plus qu'une libéralisation des mœurs, la psychanalyse invite à une liberté de pensée, par la prise en compte, pour chacun, un par un, de ce qu'il ne voulait pas savoir mais qui fait pourtant la vérité de son symptôme.

Ne pas se présenter d'emblée comme le professionnel de telle ou telle catégorie de symptôme, de techniques, ne pas offrir un produit pour le faire fructifier sur le marché de la « santé » mentale, ne pas promettre la « guérison⁶ », ne veut pas dire pour autant que la psychanalyse n'a pas d'effets thérapeutiques. Ce travail produit toujours des effets. Par contre, ils ne sont pas prédictibles et dépendent de la singularité de chacun et de son invention... Souvent un allègement de la souffrance, l'acquisition d'une forme de savoir y faire avec son propre inconscient satisfait le sujet et vient mettre fin au travail. Dans d'autres cas, l'analysant ne se contente pas d'en éprouver les effets, il veut comprendre mieux ce qui lui arrive, poursuivre la confrontation à son humaine condition, et apprendre, éventuellement jusqu'au terme de l'expérience, à y faire face.

La transmission de la psychanalyse

Il m'a toujours semblé précieux, puisque j'en ai bénéficié, que la théorie psychanalytique soit enseignée à l'université, ne serait-ce que pour préserver et maintenir dans le domaine des sciences humaines la possibilité d'un débat (La psychanalyse étant en elle-même une objection à ce qu'aucune théorie du sujet ne se boucle sur elle-même, ce qui équivaldrait à oblitérer les singularités, celle du chercheur en premier), mais aussi pour rappeler la place de l'humain, rétif à toute concaténation, garder vives les arêtes et les paradoxes de sa pensée. Cependant ce n'est pas à l'université que l'on devient psychanalyste.

Ce qui rend la psychanalyse tout à fait spécifique, c'est son mode de transmission : depuis que la psychanalyse a été inventée, chaque clinicien, pour devenir analyste, en passe par un temps plus ou moins long qu'il consacre à sa propre analyse. Chaque analyste a fait une analyse pour « apprendre » son métier.

Ces deux savoirs : le savoir théorique et le savoir clinique, c'est-à-dire celui issu de la cure – la sienne propre en premier lieu –, sans jamais se recouvrir

(l'impossible de ce recouvrement se nomme le réel) peuvent s'accorder cependant, se tresser, s'appuyer l'un sur l'autre ; ils peuvent s'entraver aussi. Il n'en reste pas moins que c'est une des plus grandes originalités de la découverte freudienne que cette mise en tension entre la théorie et l'implication subjective. Et il n'y a pas de théoricien de la psychanalyse qui ne soit confronté et re-questionné par sa pratique clinique, pas plus que de praticien qui ne se soit fait aussi le théoricien de sa clinique.

En effet, on peut sans doute dire que dans son analyse, chacun rencontre, reformule et redécouvre pour son propre compte une version de ses mythes, mais aussi une version de la théorie psychanalytique elle-même, chacun à propos de son propre « cas » redécouvre la psychanalyse, réinvente l'inconscient. Les paramètres, œdipiens ou non, de sa structure, les inventions de son symptôme, les rebours de la parole et de la vérité, l'inconscient, la sexualité, les questions touchant au père, au féminin, à la pulsion, la mort, la vie, la jouissance sont rouvertes à chaque cure et sans doute toujours avec cet effet d'*étrange* (re)découverte aussi pour soi-même. En cela réside sans doute l'offre la plus immédiate de la psychanalyse : *Tu peux savoir*⁷ quelque chose de cette part insue.

Cette tension me semble présente pour tout analyste. Elle est aussi lisible, pas à pas, tout au long de l'œuvre de Freud.

L'engagement de l'homme Freud

Même si ce n'est pas Freud qui invente le terme d'« inconscient », il n'en reste pas moins que ce qu'il découvre sous ce terme est profondément nouveau et original. Par contre, c'est lui qui nomme « psychanalyse »⁸ la nouvelle clinique qu'il est en train de découvrir. Une fois nommée, il fera de sa découverte sa cause, et il y vouera sa vie entière. Cette paternité ne lui est pas disputée ; il est, de l'avis de tous, adeptes ou détracteurs, l'inventeur de la psychanalyse, le défricheur de l'inconscient, explorateur qui en a entraîné bien d'autres à sa suite, un par un, par récurrence...

Sans doute s'en était-il rendu compte quand, explorant les arcanes de son propre inconscient, mettant à l'épreuve sur lui-même l'efficacité de sa méthode de l'association libre auprès de son correspondant et ami, Fliess, il s'exclamait qu'on verrait peut-être sur sa maison une plaque de marbre où on pourrait lire : « C'est dans cette maison que le 24 juillet 1895 le mystère du rêve fut révélé au Dr Sigmund Freud »⁹.

Cet acte, la découverte de l'inconscient, a engagé l'homme Freud sans doute bien plus qu'il ne s'y attendait.

Freud est un médecin ambitieux, qui cherche à obtenir un titre de professeur des universités¹⁰, à accéder à la reconnaissance. Il fait une découverte sur les neurones, une autre sur les propriétés anesthésiques de la cocaïne... Mais ce qu'il finira par découvrir c'est l'inconscient et la clinique qui convient pour le défricher.

À ses débuts solitaires de psychanalyste, et pour établir les lois qui régissent les formations inconscientes, Freud engage sa propre vie. Il indique dans une des préfaces de la *Traumdeutung* (Freud, 1900), que ce livre est pour lui un fragment de son analyse¹¹. Il parle de lui, dévoile de grands pans de sa propre psyché à ses correspondants surtout, mais aussi au public, et ce malgré sa pudeur, manifeste, et avec plus de sincérité et de franchise « qu'en ont coutume les personnes qui retracent leur vie pour les contemporains ou la postérité », dit-il en 1935 (et il ajoute : « je ne saurais conseiller à personne de faire de même »). Il exhume et dévoile ses souvenirs, ses rêves, ses symptômes, sa phobie des trains, sa neurasthénie, sa difficulté à se rendre à Rome... Il cède aux exigences de la pratique à laquelle il donnait naissance, travaille en premier sur le « cas » qui est le sien. Il explore publiquement l'étoffe de ses rêves¹², n'aura de cesse de travailler à s'expliquer avec la clinique qu'il rencontre, ses patients, sans reculer devant les ratés, les conséquences de ses découvertes comme de ses erreurs, remaniant sans cesse certaines articulations théoriques¹³ et ne cédant jamais sur d'autres (citons seulement ici pour exemple, le caractère sexuel de la libido, la querelle du phallus, la pulsion de mort). Il a engagé sa vie au point d'épouser la cause analytique, « pour le meilleur ou pour le pire »...

Jusqu'au soir de sa vie, il interroge son propre psychisme. En 1936 (il a 80 ans), dans une lettre qu'il adresse à Romain Rolland¹⁴, il retravaille un souvenir qu'il recroise depuis longtemps et fait un pas de plus pour déchiffrer l'inexploré de son rapport à son père (si étroitement tissé on l'a vu à la découverte de la psychanalyse) et à la castration. Même après trente ans, le dévoilement de cet inexploré semble faire au sujet Freud l'effet d'une surprise tout à fait fraîche, et fait résonner le plus actuel de sa vie (son vieillissement et la fatuité des désirs de puissance).

La découverte de l'inconscient, on le sait, est annoncée par un acte fondateur, celui de rompre avec la suggestion (premier temps) et (second temps) de redonner la parole au patient.

Ce second temps est d'autant plus remarquable et courageux, que l'homme Freud a cédé, ce faisant, une part de son savoir et accepté de se laisser enseigner par l'autre, le patient, dont il découvre qu'il en sait plus qu'il ne

le laissait entendre. C'est donc en renversant les enjeux du savoir que Freud invente la psychanalyse, et c'est d'un désir tout à fait particulier qu'elle est née.

On se rappelle que c'est sur l'intimation d'une patiente hystérique : « cessez de m'interrompre et laissez-moi parler librement ! » qu'il en vient à mettre au point l'association libre. En cédant à cette requête, il permettait à l'analytante de se mettre au travail et d'aller à la découverte des coordonnées de sa souffrance. (Voici qui me rappelle le récit de l'enfant qui s'indigne contre l'inanité de l'école et refuse d'y retourner, en arguant qu'elle « lui apprend des choses qu'il ne sait pas... » Dans ce mot d'enfant se dessine la distance qu'il y a entre le discours du maître et le discours de l'analyste, ou entre ces deux impossibles que sont enseigner et psychanalyser¹⁵...)

Ce n'est qu'en désolidarisant la cure de la suggestion (aujourd'hui il serait aussi d'actualité de parler de procédure, de plan d'intervention, de conditionnement ou de pédagogie), en désolidarisant le psychanalyste du maître, que Freud a pu découvrir la psychanalyse.

S'il y a engagé sa vie, son acte n'a pas été sans effet. L'empreinte qu'a laissée la psychanalyse sur la psychiatrie classique et dans les sciences humaines en général est considérable. La découverte freudienne a profondément imprégné la culture qui en résonne encore.

Major et Talagrand (2006) rappellent « l'actualité insistante de la pensée de Freud et de la praxis proprement politique qu'elle a inaugurée, profondément rebelle à tout arraisonement... » Freud abolit les frontières du normal et du pathologique ; de la sainteté et de l'opprobre ; du rationnel et de l'irrationnel ; de la réalité et de l'imaginaire... « ... pour loger ce qui échappe à la conscience en son cœur même et la folie en la raison ».

Pourquoi s'attarder au cas de Freud ? Parce qu'il est exemplaire bien sûr de ce qu'est l'engagement d'un psychanalyste, certainement pas pour prêter le flanc à une idéalisation invalidante, ou appeler à suivre un modèle. Ce qui précède va aussi dans le sens de pointer le risque d'idéaliser ce père de la psychanalyse et on sait les effets délétères qu'a sur les groupes ce genre d'identification. Ce qui se découvre au cours d'une analyse, c'est le plus particulier de chacun, inimitable. Sur la base de cette découverte qui l'a lui-même d'abord concerné, l'analyste s'engage sans doute (et c'est pour le dire le plus simplement) à ne pas se prendre pour un autre... à ne pas comprendre trop vite ce qui concerne l'autre, à ne pas réduire son acte à l'application d'une théorie, à viser le plus particulier chez chaque sujet sans préjuger aucunement des suites et encore moins de la finalité de chaque cure. Il s'efface donc et l'engage dans la voie de l'analyse.

Ce retournement du rapport au savoir ne peut pas être considéré comme achevé avec l'entrée en analyse, c'est l'ensemble du trajet analytique qui opère sur le savoir. Si une psychanalyse débute avec un désir de savoir, le désir de savoir que l'on rencontre en fin d'analyse a beaucoup évolué jusqu'à se modifier. Il est passé d'une conception du savoir comme ce qui manque au sujet, dont il pense que c'est un autre qui l'a, et qu'il espère obtenir un jour, jusqu'à l'épreuve d'un savoir comme perte. Ce trajet vers l'impossible ouvre à un rapport au savoir nouveau, plus gai, débarrassé de l'impuissance, et qui intègre sa limite soit, la castration.

L'engagement dans sa propre analyse aura certes eu des effets qui retiennent dans la pratique du clinicien. Chaque clinicien sait que le dépassement d'un écueil dans sa propre cure a des effets sur sa clinique, sur le déroulement des cures de ses patients. (La pratique du contrôle est mise en place aussi dans ce but). Il est aussi courant d'entendre dire qu'untel a interrompu à un moment donné sa cure avec tel analyste, pour la continuer avec un autre, car il lui semblait que cet analyste ne pouvait l'accompagner au-delà d'un certain seuil. Ce premier engagement dans une analyse, cette expérience de désidentification et de désillusion a de tels effets sur la clinique ultérieure qu'on peut en arriver à dire que la psychanalyse c'est la clinique d'un sujet qui a fait lui-même une analyse, et qui accepte de mettre en œuvre ce désir particulier (le désir de l'analyste) qui s'est trouvé produit à la fin de son analyse.

Alors, à quoi s'engage un analyste? Pas à ce que son patient fasse lui-même une analyse, il est impossible de le prévoir et encore moins de le décider à sa place. Pas non plus, on l'a vu, à ce que son patient « guérisse ». Il ne se prête pas à une conception de l'être humain assimilé à une machine, avec ses pannes et ses défauts mécaniques, censée répondre selon des schèmes préétablis; il rejette au contraire les solutions toutes faites ou « disponibles sur le marché ». C'est au contraire dans ses ratés qu'il repère l'invention d'un sujet qui cherche des réponses à ce qui lui arrive, et dans le dysfonctionnement ou l'écart par rapport à la norme, la revendication d'un sujet de son humanité. Il s'engage à ne pas jouer les bons Samaritains, ne pas vouloir le bien de l'autre, à ne pas s'illusionner et s'illusionner lui-même en lui laissant croire qu'il possède la (sa) solution. Il s'engage à se tenir loin de la suffisance ou de la « bonté », mais à tenir sa place, c'est-à-dire *a minima* à ne pas entraver le déploiement de la vérité toujours à situer du côté du sujet qui parle. Il fait cette offre « Tu peux savoir... ce qui te concerne »; s'il s'appuie sur un savoir c'est sur « l'insu du savoir » dont il a fait lui-même l'expérience et l'épreuve dans sa cure. À partir de ce point d'incomplétude, il s'applique à

écouter l'autre depuis son ignorance, il ouvre et engage un trajet qui n'est pas son œuvre, où un sujet s'engagera, s'il le veut assez, pour pouvoir lire son symptôme, se soustraire au déterminisme symbolique de sa condition, se déprendre des mâchoires d'acier du surmoi qui exige toujours sa plus-value de jouissance, endosser sa responsabilité et, avec elle, sa dignité. Finalement l'analyste acceptera d'être laissé tomber, quand le sujet, ayant franchi le rideau du transfert, le renverra à ce qu'il est : un rebut.

S'engager à la face du monde.

Ce n'est qu'au ^{xx}e siècle que le terme « engagement » prend le sens de « prise de position sur des problèmes politiques ¹⁶ », en relation avec l'engagement au service rendu à une cause.

On peut suivre dans l'œuvre de Freud le trajet où l'ont mené son désir particulier et sa passion de la vérité, ses engagements sur la scène publique, qui n'ont bien souvent rien perdu de leur pertinence.

Freud ne voulait pas que sa découverte soit dévoyée, il y a été vigilant sa vie durant et il n'a jamais trempé dans une soi-disant « ouverture d'esprit » réconfortante qui voudrait que toutes les pratiques, ou toutes les théories s'équivalent... même si pour cela il devait renoncer à ce à quoi il tenait le plus : élargir l'audience de cette science naissante et assurer sa reconnaissance au-delà du cercle longtemps restreint de ses adeptes. Il a dû mener de nombreux combats face aux tentatives d'assimilation de la doctrine psychanalytique.

Il a défendu sa découverte face à Jung sur le rôle de la libido, en refusant de faire l'impasse sur la sexualité infantile, même si de l'autre côté de l'Atlantique, la psychanalyse se « vendait » mieux ainsi ; face à Reich qui *a contrario* développait l'idée d'une « hygiène » sexuelle, d'un épanouissement individuel par l'orgasme, et refusait la notion de pulsion de mort (sur ce dernier point, il n'était certes pas le seul, tant cette avancée décisive bousculait d'illusions) ; face à Adler qui ramenait les conflits psychiques à la « protestation virile » et au besoin de compenser son sentiment d'infériorité.

Il a pris position aussi dans *La question de l'analyse profane* (1926) en réponse à la récupération de l'analyse par les psychiatres en Amérique du nord, pour s'ériger contre l'interdiction faite aux non médecins de devenir psychanalystes, et de façon plus générale, contre l'arraisonnement de la psychanalyse par les pouvoirs publics. Il soutiendra qu'aucun savoir, aucune qualification, aucune autorisation, aucune allégeance ne garantit qu'on ait affaire à un psychanalyste. Dans ce texte, Freud refuse, et nous sommes frappés de

l'actualité de ce combat¹⁷, d'enfermer la psychanalyse et les psychanalystes dans des protocoles qui en indiqueraient le processus et les modalités précises d'accréditation... Il s'en prend à l'idéologie de l'efficacité, de la rentabilité, et élève à sa dignité l'absence de garantie, pour sauver l'acte du psychanalyste... Il maintient que cette position particulière du psychanalyste ne peut être déléguée à une autorité bureaucratique, s'assujettir à un corporatisme pas plus qu'à une religion, un culte dont serait exclus le non-initié, une idéologie ou un pouvoir d'État¹⁸; et s'il y tient tant c'est qu'il sait que c'est la responsabilité même de l'analyste qui en dépend, et la possibilité de son acte qui lui serait ainsi soustraite. C'est ce que reprend Lacan quand il parle du risque absolu qu'emporte ce choix fou de devenir psychanalyste.

Ne peut-on dire que le psychanalyste s'engage à être profane? Ce serait dire que rien, aucune formation, aucun titre, ne fait pour lui garantie, qu'il ne se croit jamais « arrivé » et se laisse enseigner à chaque cure, qu'il se tient hors du temple, comme l'indique l'étymologie du terme « profane¹⁹ », ne considère pas sa fonction définitivement à l'abri sous le parapluie d'une institution ou d'un titre.

Ainsi Freud affirme-t-il la spécificité de l'objet de la psychanalyse qu'on ne rencontre comme tel dans aucun autre champ de connaissance, où la découverte du chercheur est à ce point étroitement liée à ce qu'il découvre en lui-même.

Ceci est congruent avec l'opération analytique elle-même qui opère dans et sur le transfert... opération de désaliénation, de désacralisation. Pour avoir fait couple avec son analyste, un analysant en fin de cure, renonce à ce couplage pour donner sa chance à une nouvelle forme d'amour qui ne vise plus la complémentation grâce au partenaire. Pour s'être frayé un chemin dans les arcanes de son propre inconscient, grâce au transfert, un sujet sort enfin du temple où il avait logé son analyste et le laisse choir pour faire son chemin en dehors de toute église, de toute chapelle. Il ne croit plus en un Dieu qui l'absoudrait. Il prend la mesure de la singularité de son expérience, de son franchissement, de son acte, celui d'avoir osé ouvrir la porte de sa prison pour un savoir capable de lui restituer les espaces non mémorables.

C'est donc, on le voit, une prise de position particulière, un engagement qui ne fait pas l'impasse sur l'éthique, interroge l'humain sans s'aveugler sur ce qui en lui tend à l'inhumain.

Par ailleurs, Freud est resté engagé dans « la subjectivité de son époque » et a écrit pour ses contemporains sur le tragique de la condition humaine. Dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, S. 1920) et dans l'après-coup de

la première guerre mondiale il opère une réélaboration décisive de la théorie des pulsions qui oppose désormais amour et haine, Éros et Thanatos. L'homme est porté à la destruction de ses semblables et à sa propre destruction. La pulsion de mort est sans doute le pas le plus conséquent de la découverte de Freud après la découverte de l'inconscient. Puis, au moment de l'effondrement de la bourse de New York, en 1930, il publie *Malaise dans la civilisation*, où il tire les conséquences, sur la vie sociale, de cet affrontement pulsionnel. Enfin, dans *Warum Krieg?* (Pourquoi la guerre? 1933) Freud avoue à Einstein avec lequel il correspond qu'il n'entretient aucune illusion sur la soumission possible de la pulsion de mort. Cependant il considère que la psychanalyse, puisqu'elle vise l'intrication des pulsions, propose des voies indirectes pour renoncer aux jouissances mortifères.

En quoi la psychanalyse reste-elle pertinente pour penser notre monde? Peut-elle même offrir quelques alternatives à sa fuite en avant vers l'auto-destruction? La psychanalyse est une pratique subversive par rapport au monde dans lequel nous vivons, ne serait-ce que parce qu'elle refuse tout coaching, tout embrigadement adaptatif du sujet. C'est sans doute pourquoi elle n'a jamais fleuri sur une terre totalitaire, car dès qu'elle est récupérée, elle contredit sa définition.

Subversive ne veut pas pour autant dire militante, d'autant plus que la dénonciation ne fait le plus souvent que renforcer ce qu'elle dénonce. Les psychanalystes ne descendent pas dans la rue au titre de la psychanalyse. Pour autant, il reste que la psychanalyse est indispensable pour interroger les rapports de la jouissance (nom lacanien donné à la pulsion de mort) et de la satisfaction, celle-ci émondant, faisant obstacle à celle-là, puisqu'elle se caractérise d'un « c'est assez²⁰ » à la jouissance.

C'est ici que nous retrouvons la livre de chair laissée en attente au début de ce texte, celle qu'il faut consentir à perdre pour la mettre en gage.

L'éthique du psychanalyste et son discours sont en opposition radicale avec le discours capitaliste qui domine et fait notre actualité²¹. Le discours capitaliste se base sur un déni du manque, il propose une surenchère de jouissance, offre à la consommation une orgie d'objets sans cesse plus obsolètes, dans l'espoir ajourné, mais atteignable dit-on (c'est ce qui fait fonctionner la logique de marché), d'un jouir sans limite, d'une complétion du sujet par un objet qui le saturerait enfin et annulerait son manque. Il s'autogénère dans une répétition infinie qui rappelle le mode de production capitaliste et rend de fait incompréhensible la notion de castration... L'impasse est faite sur l'impossible et sur la mesure humaine. Comme tout discours, le discours

capitaliste fait fonctionner un objet étrange. Mais contrairement aux quatre autres discours, il ne comporte pas de barrière à la jouissance. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cet objet n'est pas l'objet « dollar ». On pourrait le penser puisque ce dollar représente n'importe quel objet, concentre la possibilité et l'espoir d'obtenir enfin ce qui manque au sujet pour atteindre sa jouissance. Mais cet objet dollar s'apparente plutôt à l'objet phallique, objet qui circule, attise le désir, qu'on a un peu, beaucoup, pas du tout, jamais assez, furet après lequel on court. Non, l'objet qui anime le discours capitaliste est autre, même si le dollar vient s'y substituer. Il s'agit de l'objet « profit ». Or, on le voit, et encore de manière éclatante lors de la dernière (*but not least*) crise des *subprimes*... Cet objet tangible et extrêmement vivace dans ses effets, c'est plutôt l'argent qu'on n'a pas... pas encore ! Les effets en sont bien concrets et l'on voit ainsi les crises se succéder, secouer le monde, mettre des gens à la rue, promouvoir la servitude, fabriquer des chômeurs (quantité négligeable dans un monde orienté par autre chose que l'humain) parce que cette course au profit fait tourner jusqu'à l'effolement et la rupture l'argent qu'on n'a pas, mais qui reste son horizon.

En dissidence avec ce qui vient d'être dit, le discours du psychanalyste prend aussi appui sur l'objet qu'on n'a pas, mais c'est pour le révéler dans sa dimension inexorablement perdue, part de chair que l'on a cédée en acceptant de se faire représenter dans le langage, refoulé primordial, objet *a* qui non pas fait courir le désir mais le cause. Loin de masquer ou nier l'impossible recouvrement du manque, la psychanalyse « vise l'émergence d'une énonciation qui rende inopérant le discours du capital » (Bruno, P. 2010).

Pour ma part, le seul fait de l'existence de la psychanalyse constitue un espoir pour le monde où je vis, espoir de résistance contre la « termitière », la « novlangue²² » ou le « meilleur des mondes », un rempart contre la déshumanisation active dans les pratiques dites sociales. « La psychanalyse, rappelle Pierre Bruno²³, est une pratique qui contribue à traiter le malaise dans la civilisation, non seulement au un par un de l'expérience mais en intervenant dans le tissage nouveau du lien social »... Parce qu'elle fait de l'autre un autre radicalement autre, parce qu'elle va à l'encontre des identifications qui forgent les foules aveugles, voire les meutes, parce qu'elle propose de traiter la jouissance qui taraude chacun, parce qu'elle affirme que le Maître du savoir absolu n'existe pas et ce faisant barre le recours à l'obéissance aveugle, qu'elle refuse cette solution facile en quoi consiste la soumission à l'autorisation ou à l'interdit, mais y substitue le risque de la castration, et avec elle la promotion du désir. Enfin, je terminerai sur cet extrait de Jacques Lacan²⁴ où il

affirme que la fin de cette expérience intime de l'analyse n'est pas si individuelle que cela puisqu'elle prend aussi une sorte de consistance dans le social et amène l'individu à s'associer avec d'autres, et pas n'importe lesquels : « ... la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. »

Annick Passelande
326, boul. Saint-Joseph Est, app. 6
Montréal, Québec
H2T 1J2
apasselande@videotron.ca

Notes

1. Cf. Lacan, Séminaire X, « L'angoisse », leçon du 8 mai 1963. On se souvient que dans *Le marchand de Venise*, Antonio engage une livre de sa propre chair auprès de Shylock qui la lui demande en garantie d'un prêt de 3000 ducats. Antonio devait permettre à Shylock de la lui prélever où bon lui semblerait s'il ne remboursait pas la somme à l'heure dite.
2. *Dictionnaire historique de la langue française*, 2006, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert.
3. Aux dires, mais aussi à ce qu'on dise, si l'on suit Lacan dans *L'Étourdit* : « Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. »
4. Terme Hégélien qu'utilise Lacan dans « intervention sur le transfert » (1951) dans *Écrits* (1966)
5. A ce sujet, voir le texte court mais inépuisable sur la dénégation « *Die Verneinung* » – La dénégation. Voir la traduction de Pierre Thèves et Bernard This, on la trouve sur le web, parue dans *Le Coq-Héron*, n° 8, en 1982.
6. Comment pourrait-il s'agir de guérison quand guérir signifie revenir à l'état de santé antérieur... Alors que la psychanalyse permet, à l'inverse, d'infléchir l'actuel par une reprise du passé, de remplacer la répétition par la remémoration ? De plus, considérer qu'il faut « guérir » de la névrose, de la psychose ou de la perversion reviendrait à considérer la structure d'un sujet comme une maladie quand c'est un choix (même forcé) du sujet, son camp de base, à partir duquel il a inventé ses solutions, quelquefois souffrantes, souvent bancales, à partir duquel il a ajusté son symptôme comme réponse aux circonstances de sa vie et de sa « prise » dans l'humain.
7. *Scilicet*, c'est le titre de la revue que Jacques Lacan faisait paraître, en 1968, aux éditions du Seuil. Le titre s'accompagnait d'une formule : « Tu peux savoir ce qu'en pense l'école freudienne de Paris. »
8. Le terme « psychanalyse » apparaît pour la première fois en 1896 dans les « nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » in *Névrose, psychose et perversion*, PUF.
9. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, lettre du 12 VI, PUF, 1900, p. 286.
10. Il ne l'obtiendra qu'en 1902, quatre années après la rédaction de la *Traumdeutung* (1900) et *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), les deux textes où il se livra le plus...
11. Dans *L'interprétation des rêves* (1900), à la préface de la seconde édition (1908), dans l'après-coup donc, Freud écrit : « Pour moi ce livre a une autre signification, une

- signification subjective que je n'aie saisie qu'une fois l'ouvrage terminé. J'ai compris qu'il était un morceau de mon autoanalyse, ma réaction à la mort de mon père, l'évènement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme. »
12. Cf. le rêve célèbre, celui de « l'injection faite à Irma » in *L'interprétation des rêves*, 1901, p. 98 et *sq.*, et son commentaire chez Lacan, entre autres occurrences, dans le *Séminaire II*, 1955, chapitre XIII.
 13. Un des tournants les plus fameux que Freud a imprimé à sa théorie fut l'abandon de la théorie du trauma (séduction) pour la théorie du fantasme. (Cf. *La naissance de la psychanalyse*, lettre du 21 IX 1897, p190, « Je ne crois plus en ma neurotica ») Longtemps il a cru avoir trouvé dans la séduction par le père la cause de la névrose, mais dès 1896, pendant son « autoanalyse » – l'année aussi de la mort de son père – il remet cela en question et, dans la foulée, découvre le fantasme et l'Œdipe (Cf. *La naissance de la psychanalyse*, p. 198). On sait aussi combien la question du féminin est restée une énigme pour Freud, un os sur lequel il a buté jusqu'à la fin de sa vie. Lacan reprendra cette question de façon décisive.
 14. La lettre est publiée dans Freud, *Résultats, idées, problèmes, II*, PUF, 1985, p. 220-230.
 15. Par hasard je retrouve la référence oubliée de cette anecdote, elle fait le corps du livre de Marguerite Duras *La pluie d'été* (P.O.L., 1990).
 16. *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert, 2006.
 17. Ce débat demeure en effet très actuel, un ouvrage collectif paru en 2010 aux éditions La Fabrique en fait l'historique et en déploie et l'actualité, et l'urgence ; il s'agit du *Manifeste pour la psychanalyse*, de Sophie Aouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Érik Porge.
 18. Le 25 novembre 1928, Freud écrit au pasteur Pfister : « Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'« Analyse par les non médecins » et l'« Illusion ». Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre, contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes *séculiers* qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres. Cordialement. Votre vieux Freud. Wien, 1928. »
 19. Extrait du *Dictionnaire historique de la langue française* : « ... formé de pro "devant" et de fanum "lieu consacré, temple" ... *Profanus* signifie... "hors du temple", d'où "non consacré, qui n'est plus sacré" ... » Par extension, on trouve le terme « fanatique ».
 20. Le mot « satisfaction » vient du latin *satis*, assez, et *facere*, faire, soit, pourrait-on dire : être satisfait, c'est en avoir fait assez. C'est Pierre Bruno qui le rappelait dans un séminaire à Toulouse en 1987 et qui a fait l'objet d'un recueil, *Satisfaction et jouissance*.
 21. On lira à ce sujet le petit livre de Gilles Dostaller et Bernard Maris (2010) dont le titre est suffisamment éloquent, *Capitalisme et pulsion de mort*.
 22. *1984* de Georges Orwell.
 23. Dans le *Manifeste pour la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 80.
 24. Jacques Lacan, *Écrits* (1966), « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », p. 321.

Références

- AOUILLE, S. BRUNO, P. CHAUMON, F. LÉRÈS, G. PLON, M., PORGE, É., 2010, *Manifeste pour la psychanalyse*, Paris, La Fabrique.
- BRUNO, P., 1988, *Les séries de la découverte freudienne. Satisfaction et jouissance*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

- BRUNO, P., 2010, *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, Toulouse, Érès.
- DURAS, M., 1990, *La pluie d'été*, Paris, P.O.L.
- DOSTALER, G., MARIS, B., 2010, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Hachette.
- FREUD, S., 1887-1902, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- FREUD, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.
- FREUD, S., 1920, Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- FREUD, S., 1925, La dénégation, in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1926, La question de l'analyse profane, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUD, S., 1930, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- FREUD, S., 1933, Pourquoi la guerre, réponse à Albert Einstein, in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S., 1935, *Sigmund Freud présenté par lui-même, post-scriptum*, Paris, Gallimard, 1984.
- FREUD, S., 1936, Un trouble de mémoire sur l'Acropole (lettre à Romain Rolland), in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- FREUD, S. PFISTER, O., 1909-1939, *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, Paris, Gallimard, 1966.
- LACAN, J., 1951, Intervention sur le transfert, in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J., 1954-1955, *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978.
- LACAN, J., 1962-1963, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.
- LACAN, J., 1966, *Écrits*, Paris, Seuil.
- LACAN, J., 1972, L'étourdit, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- MAJOR, R., TALAGRAND C., 2006, *Freud*, Paris, Folio biographie.
- REY, A. (dir.), 2006, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.
- SHAKESPEARE, W., 1994, *Le marchand de Venise*, Paris, Flammarion.